

> dirigée en général par un ou une chef (*curaca*). Afin d'assurer leur autosuffisance, les *ayllus* se déploient en sortes d'archipels verticaux sur plusieurs étages écologiques. La chefferie redistribue la production de chaque étage ce qui permet d'avoir, partout, accès aux patates ou au quinoa des montagnes, à la coca ou au coton des vallées, ainsi qu'aux ressources halieutiques de la côte.

Suivant le prestige de leur *curaca*, les *ayllus* sont incorporés au *Tawantinsuyu* dans un réseau de sujétions emboîtées. Maître des armées, l'Inca protège les chefferies en échange d'un tribut qu'il prélève sous forme de travail. Chaque *ayllu* est tenu d'exploiter une terre appartenant à l'Inca et une terre appartenant aux dieux. De plus, tout homme âgé entre quinze et cinquante ans doit effectuer un travail hors de sa communauté, dans le cadre d'un système de rotation appelé *mit'a*.

L'organisation de l'Empire inca repose donc sur un réseau de distribution vertical, matérialisé par des routes de pierre et des auberges-entrepôts. Ce réseau renforce la complémentarité entre étages en même temps qu'il limite la communication horizontale entre chefferies, afin de réduire les possibilités de sécession. Ce modèle, cependant, est plus visible dans les Andes centrales et méridionales que dans le Nord, où les *ayllus* sont davantage liés par des échanges horizontaux.

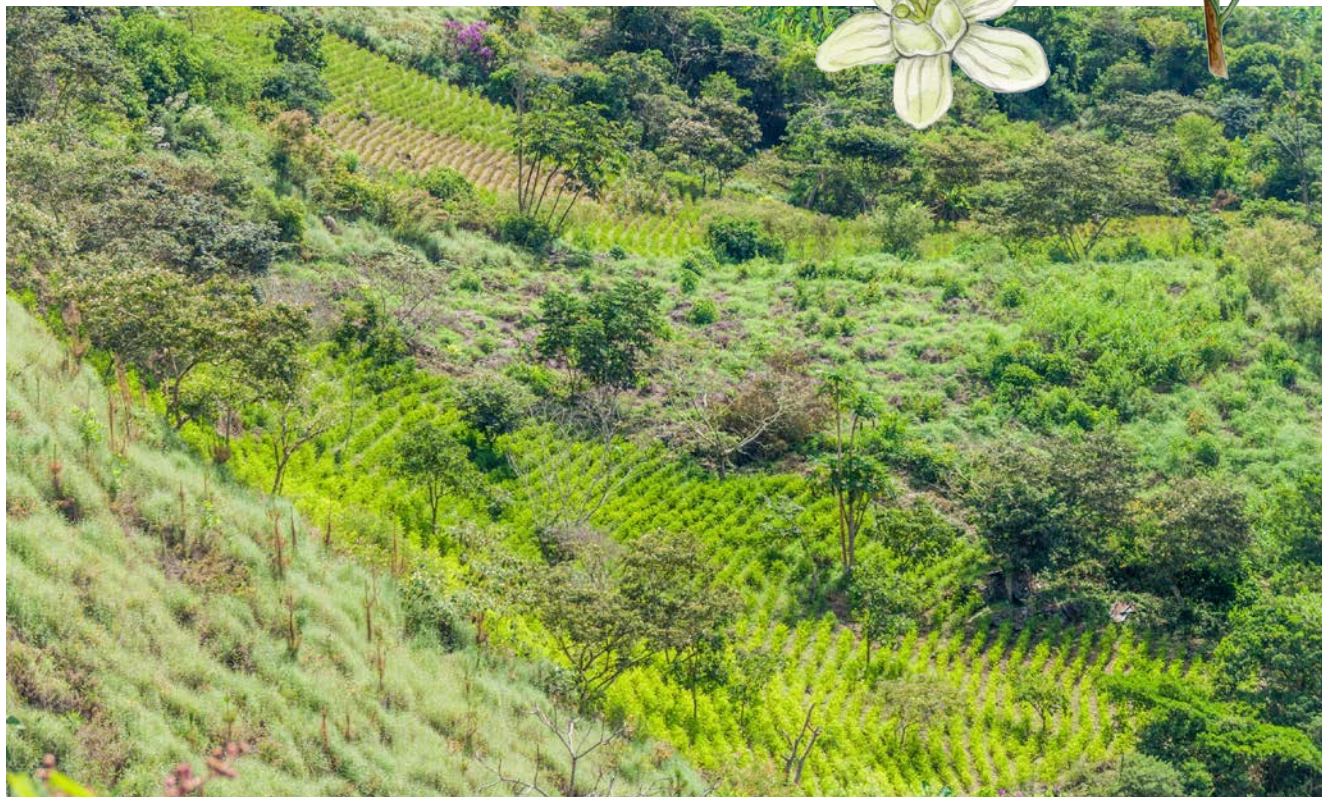
La coca est un élément essentiel de cette organisation. Elle est cultivée dans les vallées

chaudes et humides, notamment celles du piémont oriental des Andes, les *yungas*. Des différents sites de production, le plus important se situe dans la terre des Antis, à 160 kilomètres au nord-est de Cuzco, la capitale de l'empire. Les Antis, des communautés que les Incas considèrent comme des peuples de sauvages («chunchos»), ont donné leur nom à la région, Antis, par la suite devenue les Andes. C'est là qu'est produite la feuille sacrée et protégée par l'Inca, la *mama cuca*.

Mais dans les Antis, le *Tawantinsuyu* affronte deux difficultés: l'hostilité des «chunchos» et une maladie appelée le mal des Andes, une forme ravageuse de leishmaniose très répandue dans les vallées où l'on cultive la coca. Contrairement aux habitants des montagnes, les «chunchos» ont développé une résistance à cette maladie; ce sont eux qui cultivent la coca et la vendent au *Tawantinsuyu* aux premiers temps de son histoire. Mais au ^{xv} siècle, l'Inca Pachacuti décide de se passer de cet intermédiaire. Il installe dans les vallées des cultivateurs ayant développé une résistance à la leishmaniose et y envoie des Indiens mobilisés dans le cadre de la *mit'a* ainsi que d'autres saisonniers, le recours à ce travail temporaire étant un moyen de limiter l'exposition à la maladie.

LA COCA

Connue aujourd'hui sous le nom *Erythroxylum coca*, la coca pousse naturellement dans la cordillère des Andes, où elle est aussi cultivée depuis longtemps (ci-dessous, un champ de coca dans la région des Yungas, en Bolivie) pour ses feuilles, aux vertus médicinales. La cocaïne est extraite de ces dernières.





Chemins du transport de marchandises

Circuit de la coca entre Cuzco et Potosí

Principales vallées à coca (yungas)

Entre les Antis et Cuzco, des cités, des routes et des entrepôts sont installés pour faciliter l'acheminement de la coca. Les paniers sont transportés à dos d'homme par des personnes qui, tout au long de leur parcours, échangent la feuille contre des vivres. La coca institue ainsi une médiation dans l'économie de troc. Elle n'est cependant pas une monnaie dans la mesure où elle ne fait pas l'objet d'une thésaurisation. Échangée contre du maïs, de la pomme de terre, du quinoa, du piment ou des cochons d'Inde, elle constitue la variable nécessaire à l'activité agricole.

UN ANTIDOULEUR SACRÉ

Ce rôle attribué à la coca est lié à sa valeur rituelle. Des paysans se défont d'une partie de leur production pour obtenir des feuilles afin de les troquer de nouveau, mais aussi dans le but de les mâcher. Cette pratique permet de lutter contre la douleur qu'entraîne la dureté des travaux et des voyages, elle atténue les maux de dents et d'estomac, elle accroît la résistance face à l'altitude, la fatigue, la soif et la faim. La mastication de la coca peut aussi procurer des visions, à travers lesquelles les guérisseurs diagnostiquent les maladies ou prennent parole avec diverses entités : Inti, le Soleil, Pachamama, la Terre ou encore les *supay*, des esprits souterrains mi-bénéfiques mi-malfiques.

Cette communication avec les entités invisibles a ses lieux et ses objets privilégiés, les *huacas*, terme qui désigne toute chose sacrée (une rivière, un lieu perché de la montagne, un instrument, etc.). La vénération de ces *huacas* implique souvent des offrandes dans lesquelles la coca joue également un rôle de premier plan. Aux côtés du cochon d'Inde ou du maïs, la feuille est ainsi brûlée pour nourrir les esprits

célestes ou enfouie sous terre pour être donnée aux *supay* ou à la Pachamama.

La plante aide les paysans non seulement à supporter la dureté de leur labeur, mais aussi à affronter les énergies souterraines lorsqu'il faut creuser des sillons pour semer des graines. Ses usages religieux et médicinal se nouent donc autour d'une signification essentielle : la coca constitue un médiateur entre les Indiens et la terre. Or parmi les activités qui obligent les travailleurs à se confronter aux énergies souterraines, l'une acquiert un rôle crucial après l'arrivée des Espagnols : l'extraction minière.

L'ARGENT DE LA COCA

Dès les débuts de la conquête du Pérou en 1532, les Espagnols se ruent vers les vallées à coca. Devenir propriétaires des champs de coca peut leur permettre, en effet, de mettre la main sur tout ce que s'échangent les Indiens, mais aussi de les faire travailler. Au cours des années 1540, ils envoient ainsi de nombreux indigènes travailler sur les nouveaux champs de coca qu'ils installent dans les Antis. La fortune de ces planteurs espagnols, pour la plupart établis à Cuzco, explose avec l'ouverture des mines de Potosí en 1548.

Pour accroître l'exploitation du gisement, les Espagnols adoptent le système inca de la *mit'a*. Les jeunes Indiens sont désormais soumis à une période de travail obligatoire dans les mines. Déplacés massivement à Potosí, dans les hauteurs de l'Altiplano et dans l'obscurité des galeries, ils trouvent dans la coca le meilleur secours à leur peine.

La précieuse feuille leur est apportée de Cuzco et dans une moindre mesure de La Paz. Sur les 1000 kilomètres qui séparent les Antis de Potosí, la circulation des paniers de coca est assurée à dos d'homme ou sur des mules par des colporteurs. Le long de leur route, ils troquent une partie de leur coca contre le bétail dont ils ont besoin pour transporter les paniers. Mais à Potosí, cette coca arrive sous la forme ➤

LES ROUTES DE LA COCA

Produite dans les vallées à coca (en vert), la plante destinée à approvisionner les mineurs de Potosí au XVI^e siècle était acheminée de Cuzco et de La Paz, à dos d'homme ou de mule.

Échangée contre du maïs ou des cochons d'Inde, la coca constituait un pivot de l'économie de troc